

Entretien avec Leslie Kaplan

« *La révolution n'a jamais lieu une fois pour toute* »

Votre texte est une commande de Christophe Rauck pour le spectacle de sortie de la 4^e Promotion de l'Ecole du Nord: il s'agit d'un roman et non d'une pièce de théâtre : pourquoi ce choix ? Le considérez-vous comme un texte matériau destiné uniquement à être mis en espace et en scène ou bien comme une œuvre pouvant exister par elle-même ?

J'avais parlé de ce roman à Elise Vigier et Frédérique Loliée, les metteuses en scène de *Mathias et la Révolution*, et elles m'ont dit très tôt, quand je commençais à écrire, qu'elles souhaitaient en faire une adaptation pour le spectacle de sortie de l'Ecole du Nord. Le fait que ce soit des jeunes gens collait aussi tout à fait bien avec l'idée de la Révolution. C'est un roman avec une multitude de personnages et chacun des quatorze comédiens joue plusieurs personnages. L'idée de l'adaptation était donc très présente dans l'écriture et c'était un vrai plaisir. Ecrire ce livre me plaît énormément. Pour moi il est très important. Tous mes livres sont partis d'une nécessité mais celui-ci encore plus peut-être...

Pourquoi avoir choisi le thème de la Révolution ?

Il faut être clair par rapport au mot « révolution ». Dans le titre, ce n'est pas par hasard, s'il y a la majuscule. Il s'agit de la Révolution française. Je l'ai prise comme point d'appui pour parler d'aujourd'hui. *Mathias et la Révolution* n'est pas du tout une pièce historique, c'est une pièce où l'on se réfère à la Révolution mais la situation est contemporaine. Il s'agit d'une journée prérévolutionnaire. Ça signifie qu'on est dans un contexte où la révolution est présente dans les esprits, dans les paroles et parfois dans les tentatives d'action. La révolution vise un changement général et total. Elle vise un changement du cadre de pensée, s'extirper du capitalisme néo libéral. Aujourd'hui, il y a une remise en cause des fondements même de la société pour essayer d'aller vers un système qui prenne en compte le collectif et le commun, sans tomber dans ce qui a existé et dont plus personne ne veut entendre parler – à raison d'ailleurs – comme le communisme d'Etat. L'idée de : « On ne peut plus continuer comme ça, on veut autre chose ! », est dans l'air, c'est évident. On est dans une période qui cherche. On peut à ce sujet reprendre la fameuse formule de la Révolution française : « *Est-ce une révolte Sire ? Ce n'est pas une révolte, c'est une révolution* ». Au-delà de cela, personne dans la pièce n'est un révolutionnaire professionnel. Simplement, on y pense, on en parle. Alors, chacun essaie de faire des choses différentes bien qu'il n'ait pas d'indications sur comment faire. Mais le fait que la Révolution française a existé, ça dit, que c'est possible de faire bouger la façon de penser des gens. Rien ne se fait facilement et rien n'est simple. Néanmoins ça a existé et on peut s'y référer pour juger de ce qui a été bien fait et de ce qui ne l'a pas été. C'est de ça qu'il s'agit.

En donnant la parole aux gens que rencontrent Mathias, vous replacez la révolution entre leurs mains. Est-ce pour vous le moyen de redonner aux gens la conscience de leur pouvoir politique, à entendre au premier sens du terme, comme pouvoir d'action au sein de la société ?

En effet, je donne la parole aux personnages que rencontre Mathias car le propre du roman, c'est que tout le monde parle de la Révolution française. Je replace la révolution entre leurs mains, oui. C'est évidemment les gens qui ont les moyens de faire que ça change. La révolution étant un changement général du système, il faut que beaucoup de gens s'emparent de ce désir de changement sinon ça ne peut pas exister.

Mathias dit : "quand on dit un mot, ça fait exister la chose", la révolution passe donc d'abord par une parole performative, mais cette parole peut-elle vraiment enclencher la révolution ?

Dire un mot fait exister la chose, oui. Mais ça ne veut nullement dire que la chose arrive. Ça concrétise le désir, ça fait exister le désir de changement et ça peut le déclencher. Mais pour déclencher la révolution, il faut du collectif, on ne peut pas faire la révolution tout seul.

Vos personnages pensent et parlent beaucoup de la révolution : une révolution, ça se pense ou ça se fait ?

La révolution ça se pense mais ça se fait aussi : on cherche comment la faire et quoi faire. Il faut que ça prenne une forme matérielle. La période actuelle nous donne tant de matière à penser. La question des savoirs collectifs anciens, par exemple, sur lesquels il y a des brevets déposés par des multinationales qui s'approprient les savoirs des paysans indiens, auxquels on dit : « Nous avons déposé un brevet, vous ne pouvez plus produire sans nous payer ».

C'est du vol, pur et simple, de savoirs accumulés pendant plusieurs siècles. Comment mesurer les savoirs acquis ? Qui peut s'approprier ça ? Ce sont des questions gigantesques qu'il faut penser. Il y a actuellement une sorte d'accumulation de questions. On arrive à un point où on n'en peut plus.

Aujourd'hui les révolutions, du moins les émeutes, prennent forme dans les périphéries, pourquoi avoir choisi Paris ? Etait-ce pour établir un rapport distancié entre les personnages d'une éventuelle révolution ?

J'aime beaucoup écrire sur Paris, c'est un peu un parti-pris. J'avais en tête de faire une journée pré-révolution qui se passe à Paris car c'est un haut lieu de la Révolution française. Je n'avais pas le désir de décrire des émeutes mais celui de prendre un groupe de personnes qui entendrait parler d'émeutes, et d'observer comment ils réagiraient, ce que ça voulait dire pour eux. Je voulais que ce groupe de personnes se dise : on sait qu'il se passe des tas de choses ailleurs, mais quoi ?

Lorsqu'on écrit un texte intitulé *Mathias et la Révolution*, est-on un artiste engagé ?

En tant qu'écrivain, ça se traduit pour moi dans un engagement par rapport au langage. Comment le langage se vide, se « trivialise », se banalise... Je parle là des médias, de la télévision qui rendent les choses vraiment creuses, à force de vouloir être toujours dans l'actualité au plus vite, au plus près tout le temps. Le résultat, c'est qu'il n'y a plus de pensée et le langage lui-même est dévalorisé. Les mots se vident. C'est aussi par rapport à ça que j'ai écrit les pièces *Déplace le ciel* et *Louise elle est folle*. Les clichés autour de certains mots comme la folie vident le langage et interpellent complètement un écrivain. L'engagement concerne aussi le monde dans lequel on vit, et tous ses aspects.

Vous avez souvent écrit pour deux personnages (*Déplace le ciel, Louise elle est folle*) ; pour *Mathias et la Révolution*, les voix sont multiples et les points de vue pluriels : comment avez-vous travaillé sur ce point ?

La question du dialogue est très importante depuis que j'écris des romans. Et là d'autant plus. Je l'ai d'abord beaucoup travaillé avec la forme du duo, dans mes trois pièces - *Toute ma vie j'ai été une femme, Louise elle est folle* et *Déplace le ciel*. *Mathias et la Révolution*, va également vers cette question de la parole dite à l'autre - ou à plusieurs autres, à travers les scènes à voix multiples. Le théâtre est un lieu idéal pour expérimenter cette question.

Durant l'écriture, étiez-vous en lien avec les deux metteuses en scène, Elise Vigier et Frédérique Loliée ? Avez-vous pensé à la mise en scène qui pourrait en découler ?

J'étais effectivement très en lien avec Frédérique et Elise à qui je faisais lire ce que j'écrivais au fur et à mesure. Elles ont fait part de leurs idées pour la scénographie à Yves Bernard qui a eu l'idée formidable de la tournette. Yves Bernard, qui avait déjà travaillé sur la scénographie de *Louise elle est folle* et *Déplace le ciel*, a le génie de trouver des scénographies qui collent au texte : il est d'une inventivité et d'une sensibilité par rapport à l'écriture et à la littérature qui m'enchantent. L'idée de la tournette permet de jouer les scènes à l'extérieur, de tourner dans les rues et aussi d'être dans un lieu fixe. C'est parfait.

Certains vous positionnent dans la même lignée que des auteurs comme Koltès ou Lagarce, qu'en pensez-vous ?

Je trouve ça très flatteur. Ce sont des auteurs que j'ai évidemment lus et que j'apprécie beaucoup, mais je suis venue au théâtre relativement récemment. Koltès et Lagarce sont des écrivains qui, dès le début, ont écrit pour le théâtre alors que j'ai commencé par écrire des récits et des romans qui ont été adaptés. L'envie plus directe de travailler pour le théâtre est venue ensuite. J'écris aussi à une autre époque, et sur une autre époque. Les choses ont tellement bougé depuis l'an 2000. En ce sens, c'est différent, je n'écris pas exactement du même endroit.

**Propos recueillis par Noémie Schreiber
Mai 2015**

Le roman *Matthias et la Révolution*, sera publié chez POL en janvier 2016